

**Claude Martin, Michel de la Durantaye, Jacques Lemieux et
Jason Luckerhoff (dir.), Simon Harel, Chantal Bouchard**

Samuel Mercier

Number 147, Fall 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67364ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Mercier, S. (2012). Review of [Claude Martin, Michel de la Durantaye, Jacques Lemieux et Jason Luckerhoff (dir.), Simon Harel, Chantal Bouchard]. *Lettres québécoises*, (147), 49–50.



CLAUDE MARTIN, MICHEL DE LA DURANTAYE, JACQUES LEMIEUX ET JASON LUCKERHOFF (DIR.)

Enjeux des industries culturelles du Québec.
Identité, mondialisation, convergence

Montréal, PUQ, coll. « Temps libre et culture », 2012, 496 p., 39 \$.

Le cauchemar statistique

Lire Enjeux des industries culturelles, c'est se plonger dans un formidable amas de données sur l'« industrie culturelle » au Québec. Si formidable, en fait, qu'on peine à en trouver la sortie.

À moins de faire secrètement des plans en vue d'une conquête du monde dans son salon, je ne vois pas pourquoi quelqu'un qui n'est pas vendeur de « culture », ministre, fonctionnaire ou « dans le milieu », lirait *Enjeux des industries culturelles*. Ne vous trompez pas, cet ouvrage publié sous la direction de Claude Martin, professeur au Département de communication de l'Université de Montréal, est un chef-d'œuvre statistique, une somme d'une importance considérable sur l'état de la culture au Québec.

Encore, j'écris « culture », mais il est question ici d'« industrie culturelle ». Je ne sais pas pour le lecteur de cette chronique, mais j'ai l'impression qu'une petite partie de moi meurt chaque fois que j'entends cette expression ou que je la vois imprimée. Si, comme moi, vous êtes du genre vaguement mystique, à aimer lire un poème sans vous poser la question de sa mise en marché, que vous préférez le contact authentique avec l'œuvre d'art plutôt que sa chosification, *Enjeux des industries culturelles* n'est certainement pas pour vous.

La culture expliquée aux enfants

Le projet d'*Enjeux des industries culturelles* est de « mieux comprendre les causes de la croissance de l'offre au sein des entreprises et des organismes culturels au Québec ». Pour ce faire, les chercheurs impliqués passent en revue des données touchant à plusieurs sphères du domaine culturel. Jean-Paul Baillargeon, par exemple, décortique le fonctionnement de la chaîne du livre en lien avec l'éducation et le niveau de littératie alors que, de son côté, Christian Poirier analyse le financement, la production, la distribution, la diffusion et la consommation du cinéma québécois...

Il ne s'agit ici que de deux exemples, mais l'ensemble de l'ouvrage permet de faire une coupe transversale des différents enjeux et des forces en présence dans le Québec culturel. Ce travail est appuyé par une série d'études, de statistiques ou d'enquêtes auprès d'intervenants du milieu qui donnent de solides assises au travail d'analyse de ce qu'ils nomment le « modèle québécois », fondé sur une intervention de l'État en matière de culture en collaboration avec des investissements du privé.

Cependant, si les données sont très présentes, les analyses vont rarement très loin et se contentent souvent de reprendre des idées maintes fois entendues : le monde de l'édition, par exemple, ne saurait survivre de manière diversifiée sans le système de subventions, plusieurs efforts pourraient être faits pour le développement d'une industrie culturelle en région, etc. Tout au plus les chercheurs ajoutent-ils ici



Les moyens de production et de diffusion ont toujours eu un impact considérable sur les modes d'expression artistique.

à notre connaissance des indicateurs fermes de ces tendances. Certains diront que c'est déjà un apport considérable qui mérite d'être souligné, j'en suis moins convaincu.

Gestion et esthétique

Au-delà des recommandations de lecture, il y a, il me semble, ce problème plus important qu'est la difficulté de concilier le discours gestionnaire et les préoccupations esthétiques. Dans leur souci d'objectivité scientifique, les chercheurs ayant participé à cet ouvrage ont dû la plupart du temps composer avec le double problème d'avoir à délimiter un objet obéissant à une dynamique qui n'est pas simplement celle d'un marché ou d'une industrie.

Les moyens de production et de diffusion ont toujours eu un impact considérable sur les modes d'expression artistique, c'est bien vrai, mais il ne faut pas oublier l'œuvre derrière tout ça. C'est toute une vision du Québec culturel qui se retrouve dans ses représentations artistiques et je vois difficilement comment la mise de côté de l'art pour

étudier l'« industrie » peut permettre d'avoir un regard global sur la situation.

Je devrais sans doute cesser d'être malhonnête et reconnaître l'importance de ce travail pour les historiens ou les littéraires qui suivront, certes... Je devrais reconnaître ses présupposés, ses codes de lecture, son public visé, mais je ne peux me sortir cette idée de la tête que ce qui compte, ce n'est pas tant l'industrie que la possibilité d'un rapport authentique aux œuvres. Évidemment, tout ça ne se chiffre pas, mais si j'étais critique littéraire pour finir dans la section « Passe-temps », il y aurait longtemps que j'aurais rendu les armes et que je me serais recyclé dans la réfrigération ou les fêtes foraines.



SIMON HAREL

Habiter le défaut des langues.

L'analyste, l'analyse, l'écrivain : Wilfred R. Bion

Montréal, XYZ, coll. « Théorie et littérature », 2012, 276 p., 29 \$.

Beckett et son analyste

Lire Simon Harel est une expérience en soi. Son dernier essai ne fait pas exception à cette règle, alors qu'il explore les liens entre fiction et pensée psychanalytique.

Habiter le défaut des langues, récemment publié aux éditions XYZ, est un des livres les plus personnels de Simon Harel. L'auteur est déjà bien connu dans le milieu universitaire, principalement pour ses essais sur l'expérience migratoire et le rapport à l'autre dans la littérature québécoise.



SIMON HAREL



Il y a quelque chose d'éminemment étrange dans l'écriture de Simon Harel.

La modernité a instauré, dans la pensée critique, une distance entre la langue et les choses, ce qui a pu sembler également une mise à distance de l'autre. « Je me suis longtemps demandé de quelle manière l'analyste pouvait écrire de la fiction sans plagier l'inconscient de ses patients », écrit Harel. Ce passage direct d'une fiction racontée à l'écrit n'arrive cependant pas à s'enraciner dans le travail de Harel.

Au contraire, l'auteur nous ramène vers le caractère éminemment intersubjectif de toute langue et de toute parole, qui lui permet d'habiter cette inadéquation entre le mot et la chose. C'est ce rapport à l'inconscient qui serait d'ailleurs à la base de l'acte de traduction qui « signifie cet abandon d'un signifiant premier qui inaugurerait de façon magistrale l'appartenance au monde du langage ».

Entrecoupée des réflexions de Simon Harel sur son travail d'analyste, cette idée vient prendre appui sur le travail de Wilfred R. Bion, psychanalyste de Samuel Beckett et écrivain, pour qui « la création ne serait pas une simple expulsion de mauvais objets internalisés mais une intégration de ceux-ci à un contenant psychique que représente le langage ». Mais cette intégration suppose un effacement de l'anecdotique ou des objets représentés dans la fiction, une antimémoire de laquelle il ne reste que la force traduisante de l'inconscient.

Lire Harel

Il y a quelque chose d'éminemment étrange dans l'écriture de Simon Harel. Une certaine lourdeur, des affirmations qui tombent parfois même sans qu'elles soient discutées au point que c'en est presque révoltant. Pourtant — et je suis bien embêté de l'expliquer —, quelque chose finit par prendre dans ce magma, une parole forte, hors norme, inquiétante en somme. C'était le cas dans ses *Braconnages identitaires* comme dans *Le voleur de parcours* et c'est aussi le cas dans ce nouvel essai.

Sans marquer une rupture dans son travail, et sans non plus introduire des concepts aussi forts que dans d'autres de ses essais, *Habiter le défaut des langues* présente tout de même une réflexion sur le rapport aux langues qui éclaire l'ensemble du travail de l'auteur.



CHANTAL BOUCHARD



☆☆☆

CHANTAL BOUCHARD
Méchante langue.
La légitimité linguistique du français parlé au Québec

Montréal, PUM, coll. « Nouvelles études québécoises », 2012, 176 p., 24,95 \$.

De héros à zéro

Le sujet de *Méchante langue* de Chantal Bouchard est on ne peut plus ciblé : l'évolution de la perception du français québécois entre la Conquête et le XIX^e siècle, d'une langue perçue positivement à une langue discréditée.

Méchante langue, de la linguiste Chantal Bouchard, est un essai maîtrisé et intelligent, qui revient sur une période charnière de l'histoire du français québécois. Alors que les principaux commentateurs de l'époque de la Nouvelle-France parleront de la langue des *habitants* en des termes positifs, la Conquête créera un phénomène d'isolement linguistique.

Nul besoin de le rappeler pour les linguistes (mais il faudrait peut-être le rappeler à certains touristes), le français du Québec n'a rien à voir avec un français du XVII^e qu'on aurait préservé de l'évolution. Chantal Bouchard montre comment la Révolution aura un impact direct sur l'évaluation du français au Canada en discréditant les règles en usage dans la haute société de l'Ancien Régime. Tandis que plusieurs membres de la noblesse de la Nouvelle-France quittent la colonie, le clergé se charge désormais de l'éducation, perpétuant ainsi l'ancien modèle linguistique cependant que la chute du taux d'alphabétisation crée peu à peu un fossé entre le français parlé et le français écrit.

Pendant ce temps, les emprunts à l'anglais tout comme la structure socio-économique de la société canadienne-française différente de celle de la France du XIX^e siècle auront tôt fait de créer la particularité du français québécois vis-à-vis d'une norme beaucoup plus présente de l'autre côté de l'Atlantique. Sans être révolutionnaires, les thèses de Bouchard permettent d'éclairer en détail les enjeux de la légitimité linguistique du français québécois à cette époque. C'est surtout ce travail de recherche foisonnant qui donne sa valeur à *Méchante langue*.